

Sakiko Nakao

Nationaliser le panafricanisme

La décolonisation au Sénégal,
en Haute-Volta et au Ghana
(1945-1962)

Préface d'Ibrahima Thioub



KARTHALA

Le sentiment d'appartenance à l'Afrique a largement été envisagé à partir d'expériences afro-diasporiques, en particulier américaines. On sait moins la manière dont cette question est devenue centrale sur le continent dans le contexte des décolonisations de la fin de la Seconde Guerre mondiale aux premières années des indépendances. Des figures du panafricanisme comme Kwame Nkrumah ont fait de la construction d'une identité africaine l'un des enjeux clés de l'émancipation du continent. Durant cette période, l'idée d'unité africaine devait néanmoins composer avec le nationalisme consolidé dans les nouveaux États.

Comment s'articulaient ces sentiments et ces revendications multiples ? Comment les nouvelles entités nationales se sont-elles constituées à la croisée des enjeux locaux et globaux ? Quels effets les discours et les pratiques visant à définir l'« Afrique » ont-ils eus dans ces processus ?

Ce livre revient sur la pluralité des acteurs et actrices africains, des partis politiques, des associations d'étudiants et des syndicats qui ont cherché à façonner l'idée d'Afrique tout en la mettant en pratique sur le continent, au travers de réseaux et de collaborations nouvelles. Il retrace des itinéraires militants marqués par l'imbrication des dynamiques locales et de la Guerre froide, et d'ambitions nationales et panafricaines.

En proposant une analyse « connectée » du Sénégal, de la Haute-Volta (Burkina Faso) et du Ghana – des territoires appartenant aux empires français et britannique –, ce livre pose les jalons d'une histoire du panafricanisme attentive à des jeux d'acteurs et des dynamiques politiques transcendant les frontières impériales, mais se confrontant aux nouvelles frontières nationales.

Sakiko Nakao est docteure en histoire de l'EHESS et maîtresse de conférences à l'Université Kyoto Seika. Ses recherches portent sur le processus de constructions identitaires des peuples africains du continent et de la diaspora aux Amériques.



**NATIONALISER
LE PANAFRICANISME**

Cet ouvrage est issu d'une thèse d'histoire qui a reçu
le Prix Jean Favier de la Société des Amis des Archives de France.

KARTHALA sur Internet :
www.karthala.com
Paielement sécurisé

Couverture : « Les porteurs de pancartes lors de la visite de De Gaulle
à Dakar, 26 août 1958 » (Archives Nationales du Sénégal,
Série 3Fi, n° 234) [D.R.]

© Éditions KARTHALA, 2023

Sakiko Nakao

Nationaliser le Panafricanisme

**La décolonisation au Sénégal,
en Haute-Volta et au Ghana
(1945-1962)**

Éditions Karthala
22-24 boulevard Arago
75013 Paris

Préface

Nationaliser le Panafricanisme, l'oxymore servant de titre à l'ouvrage que nous offre à lire Sakiko Nakao, exprime à suffisance la tension qui traverse depuis plus d'un siècle et demi la construction de « l'idée d'Afrique » et les engagements militants qui s'y réfèrent. L'acte d'identification militante à l'Afrique, qui est la substance même du Panafricanisme, plonge ses racines dans la contestation de l'ordre d'un monde qui s'est construit avec la déportation de millions d'Africains dans le système transatlantique initié par l'Europe mercantile au xv^e siècle. Sans solution de continuité, le mouvement a poursuivi sa dynamique historique, de la constitution des empires coloniaux sur le sol africain à leur démantèlement. On comprend alors pourquoi Sakiko Nakao distingue deux espaces et deux moments qui s'interpénètrent et se connectent dans le vécu des militants panafricanistes et les représentations qu'ils se font du mouvement.

L'historiographie du mouvement s'est longtemps focalisée sur le premier espace, berceau du mouvement, situé en Europe et en Amérique, hors du continent africain. Avec l'ouvrage de Sakiko Nakao, s'amorce une double rupture, géographique et historique, dans l'écriture de l'histoire du Panafricanisme. Il y est alors question d'examiner les rapports que « l'acte de s'identifier à l'Afrique » entretient avec le puissant mouvement anti-colonial qui déferle sur le continent africain, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et qui, à son terme, débouche sur les indépendances des années 1960, amorce de la construction des États-nations africains.

Outre les résultats de recherches remarquables consignés dans cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, il importe de retenir, parmi les mérites de l'auteure, la décision d'explorer un terrain africain qui ne lui était pas familier. Les qualités de l'ouvrage confirment, s'il en était encore besoin, l'avantage de ne pas « être du cru » !

La période ciblée, 1945-1962, n'est pas non plus la mieux connue des spécialistes du Panafricanisme. Ce mouvement militant, né dans les afro-diasporas, a connu ses heures de gloire au xix^e et dans la première moitié du xx^e siècle. L'auteure a néanmoins réussi à en avoir une fine connaissance

en saisissant la complexité du contexte, la diversité des acteurs sociaux et institutionnels, le poids spécifique de chaque enjeu.

Par le retour aux territoires africains des empires coloniaux, Sakiko Nakao opère un décentrement de la perspective des études consacrées au Panafricanisme, jusqu'ici largement dominé par les travaux sur les moments américain et européen du mouvement. La confrontation qu'elle a opérée entre l'imaginaire des acteurs et ses mises à l'épreuve pratique, sur des échelles aussi variées que pertinentes, a éclairé la question du Panafricanisme sous un jour nouveau. L'approche, qu'elle met en œuvre, combine astucieusement histoire connectée et géographie comparée entre trois territoires spécifiques de l'Afrique de l'Ouest. Cette approche saisit avec finesse la relation dialectique entre deux dynamiques souvent opposées dans l'étude des processus de la décolonisation : le Panafricanisme et le Nationalisme. Ce faisant, elle renouvelle la perspective et relance les débats autour de la signification historique du Panafricanisme telle qu'elle s'exprime sur le processus de la décolonisation, de la question de l'identité africaine et de l'unité du continent et de sa place dans le système-monde contemporain.

Sakiko Nakao a fait preuve d'une très bonne maîtrise de l'historiographie que son ouvrage vient enrichir par une approche novatrice du processus de la décolonisation informé par la perspective panafricaniste. On regrettera, à juste titre, l'occasion manquée de nous introduire à la littérature japonaise sur l'Afrique dont on ne peut douter de sa maîtrise par l'auteure. L'ouvrage s'est également nourri de l'exploitation d'une impressionnante documentation archivistique et cartographique croisée, avec succès, à un important corpus de témoignages oraux, recueillis auprès des protagonistes de cette histoire. Sous ce rapport, on ne peut que se féliciter du regard neuf que l'auteure projette sur le Panafricanisme à l'ère de la décolonisation de l'Afrique.

Sakiko Nakao n'a pas manqué d'audace pour battre en brèche des idées reçues sur les processus de décolonisation. Sous ce rapport, elle a montré, à la suite de Frederick Cooper et en opposition avec la thèse soutenue par l'historiographie nationaliste, que les revendications africaines, dans l'Empire français des années 1950, ont plus porté sur l'égalité politique et économique que sur l'exigence de l'indépendance. Pour étayer sa thèse, l'auteure a confronté « l'idéal-type porté par chaque définition » de « l'Afrique » aux contraintes auxquelles les acteurs ont fait face en terre africaine, déjouant ainsi le piège de l'approche téléologique.

N'étant spécifiquement attachés à aucun territoire ou région du continent, les premières générations de militants et les fondateurs du Panafricanisme, descendants de l'expatriation transatlantique du ^{xv}^e-^{xix}^e siècle, se sont, sans peine, inscrites dans une perspective continentale. Il en fut tout autrement pour les militants du mouvement anticolonial en Afrique. Le vécu politique et culturel de ces derniers puise ses éléments constitutifs dans l'extrême diversité des longs héritages des sociétés d'avant la colonisation, d'une

part, et de l'expérience de la connexion atlantique – traite des esclaves et colonisation – qui a diversement reconfiguré les sociétés africaines en les inscrivant dans de nouvelles dynamiques territoriales, d'autre part. Au terme du long processus de connexion de l'Afrique au monde atlantique, l'idée que les acteurs du mouvement anticolonial se donnent du continent, les imaginaires qui s'y rattachent, la multiplicité des espaces d'appartenance et des références identitaires confrontent le chercheur à un matériel historique complexe à saisir. De tout ce processus, résulte une conséquence mise en évidence par l'ouvrage de Sakiko Nakao. L'étude de la genèse du Panafricanisme dans son berceau euro-américain pose moins de problèmes que celle de sa réception en Afrique telle qu'envisagée dans cet ouvrage.

Abordant le vif du sujet, Sakiko Nakao décrypte finement la tension entre l'idéal panafricaniste des militants du mouvement anticolonial, en Afrique, et la nécessité d'ancrer les mouvements associatifs dans des revendications concrètes adressées à des autorités territoriales ou impériales. Elle résout le problème par une solide critique de l'approche simplificatrice promue par l'histoire impériale comme nationale, toutes les deux adossées à une épistémologie fondée sur le binarisme : « dominant/dominé, blanc/noir, colon/colonisé ». Ce faisant, elle opère une rupture radicale d'avec cette approche, par la mobilisation de concepts efficaces dans le décryptage des « réalités sociales locales, à la lumière des enjeux globaux ».

La réflexion qui se structure autour des concepts d'entrecroisement, d'interaction, de circulation et de tensions de l'empire, entre autres, se révèle particulièrement féconde. Elle permet d'examiner les parcours de vie des leaders, les récits que ceux-ci élaborent, les réseaux et relations qu'ils tissent à différentes échelles pour saisir leur rapport à « l'idée d'Afrique ». Sakiko Nakao ne s'est pas enfermée dans cette histoire des élites. Avec la même minutie, elle a exploré le jeu des différentes forces sociales, convergentes, complémentaires ou antagonistes, dans les dynamiques de reconfiguration des relations politiques et culturelles, à l'œuvre dans les sociétés africaines, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Ainsi, « l'idée d'Afrique » dans le mouvement associatif, à l'échelle territoriale, régionale ou continentale, impliquant les trois pays de l'échantillon comme leur interconnexion, est passée au peigne fin. Sakiko Nakao nous ramène à une histoire des partis politiques, des syndicats, des mouvements religieux, des associations de jeunesse et d'étudiants, saisie à différentes échelles, mais en permanence réinscrite dans un horizon panafricain.

La discussion qu'elle mène autour de la relation dialectique entre unité, identité et diversité propres au continent met en évidence les avancées, mais surtout les impasses, en Afrique comme dans ses diasporas, du projet panafricain. Partant de là, Sakiko Nakao analyse la manière dont cette idée, à la veille des indépendances voire au-delà, s'établit comme espace discursif où s'affrontent plusieurs courants : partisans de la modernité et adeptes de

l'authenticité, nationalistes versus panafricanistes. L'ouvrage pointe du doigt les facteurs à l'origine de ces divergences idéologiques qui nourrissent de multiples conflits, obstacles à l'accomplissement des idéaux du mouvement panafricain. Mais rien n'est simple, le terrain impose la vérité de ses diversités qui bousculent les professions de foi idéologiques se réclamant du Panafricanisme.

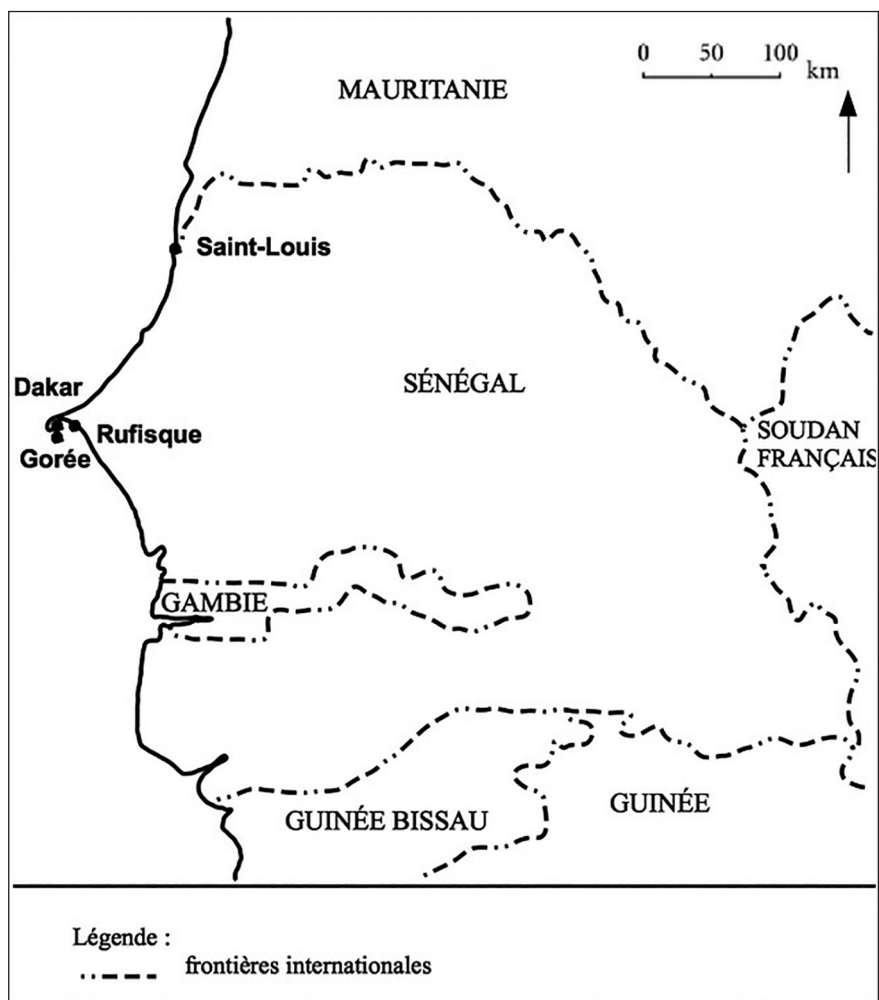
Ce vaste tour d'horizon historien que nous livre Sakiko Nakao suit, à la trace, le long «cheminement du Panafricanisme» rapatrié en Afrique. Il a révélé comment le jeu ambigu des acteurs dans l'acte de définir l'Afrique a jusqu'ici ruiné les chances de réaliser l'unité du continent, objectif fondamental du mouvement. L'Organisation de l'Unité africaine, en déclarant intangibles les frontières héritées de la colonisation, a verrouillé cette perspective, du moins, jusqu'aujourd'hui. Ils ont été nombreux les leaders africains à avoir localisé, nationalisé ou régionalisé le Panafricanisme, l'enfermant dans la géographie coloniale pour conforter les légitimités de leurs mouvements associatifs inscrits à ces échelles. Il n'est pas alors étonnant, un demi-siècle après le fameux congrès des artistes et écrivains noirs, convoqué en 1956 par Présence africaine d'Alioune Diop, quarante ans après le Festival mondial des Arts nègres, organisé par le Sénégal, sous Léopold Sédar Senghor, que la Charte de la Renaissance culturelle africaine continue de se donner la mission de «promouvoir et de renforcer le sens d'identité africaine chez les Africains». Sakiko Nakao trouve là un aveu d'échec de l'organisation panafricaine. Il faut ici questionner la difficulté à dépasser la cartographie coloniale du continent figée dans le marbre des frontières déclarées intangibles par l'Organisation de l'Unité africaine qui, par ce fait, a contribué à l'évanescence du rêve panafricain d'unité du continent. À juste titre, Sakiko Nakao est allée chercher les traces du combat émancipateur dans les mouvements citoyens qui perpétuent «l'idéal panafricaniste» de contestation des régimes d'injustice et d'oppression. Les musiques urbaines en sont les interprètes les plus audibles. Auront-elles, à partir de l'Afrique, les ressources nécessaires à la réinscription du Panafricanisme dans le temps du monde ?

Restée rigoureusement fidèle à son appareil conceptuel, Sakiko Nakao investit les méandres de cette relative impasse, en mettant en regard la dynamique à l'œuvre dans les trois territoires du Sénégal, du Ghana et du Burkina Faso (ex-Haute-Volta), sans pour autant s'y enfermer. Les raisons qui ont présidé au choix de ces trois territoires ouest-africains pour saisir, dans le vif du matériel historique, les modalités complexes de la réception du Panafricanisme, en Afrique, peuvent toujours être discutées. Toutefois, leur pertinence ne saurait être remise en question : prise en compte de la diversité des effets de la géographie – territoires côtiers et hinterland –, impact durable de la traite atlantique en Sénégal et dans le golfe de Guinée, précocité de la présence européenne et importance géostratégique du

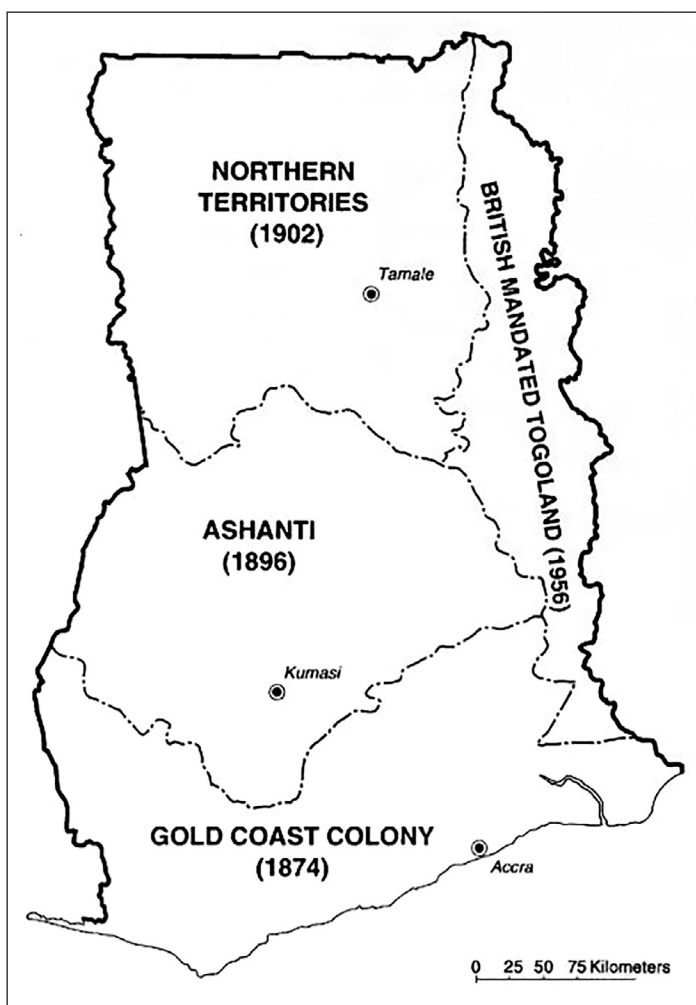
Sénégal et du Ghana, en ces temps de Guerre froide, l'expérience de morcellement/reconstitution de la Haute-Volta coloniale, le leadership panafricain de Senghor et Nkrumah, constituent autant de raisons qui rendent incontestables les choix opérés par Sakiko Nakao.

On regrettera sûrement l'absence de l'Afrique lusophone dans l'échantillon au regard des spécificités du colonialisme portugais défait par une guerre de libération qui a simultanément contribué à libérer la métropole avec la Révolution des œillets. L'œuvre théorique particulièrement féconde d'Amilcar Cabral ou d'Eduardo Mondlane militerait dans ce sens. Quid de l'Afrique du Sud où s'est expérimentée l'une des réceptions les plus complexes du Panafricanisme en Afrique ? Que dire du modèle d'État fédéral que sont le Cameroun ou le Nigeria ? Il a fallu faire des choix et Sakiko Nakao en a fait avec de solides arguments. Il ne fait pas de doute que *Nationaliser le Panafricanisme* fera des émules et inspirera de nouvelles études sur d'autres terrains africains.

Ibrahima Thioub

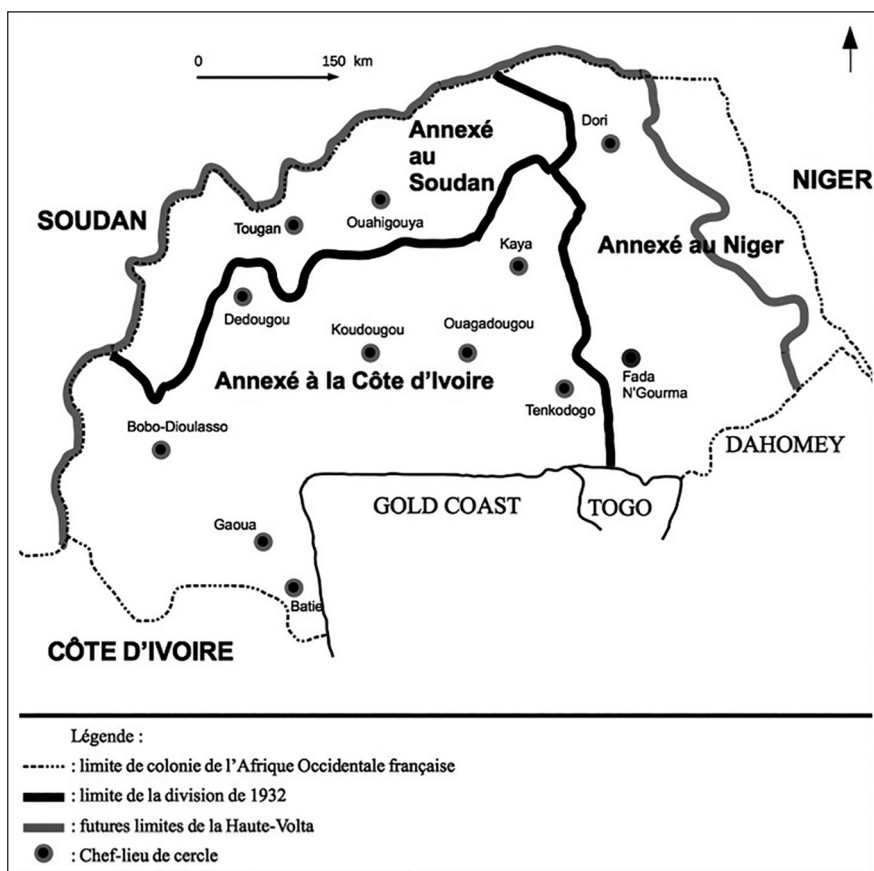


Le Sénégal et ses quatre communes

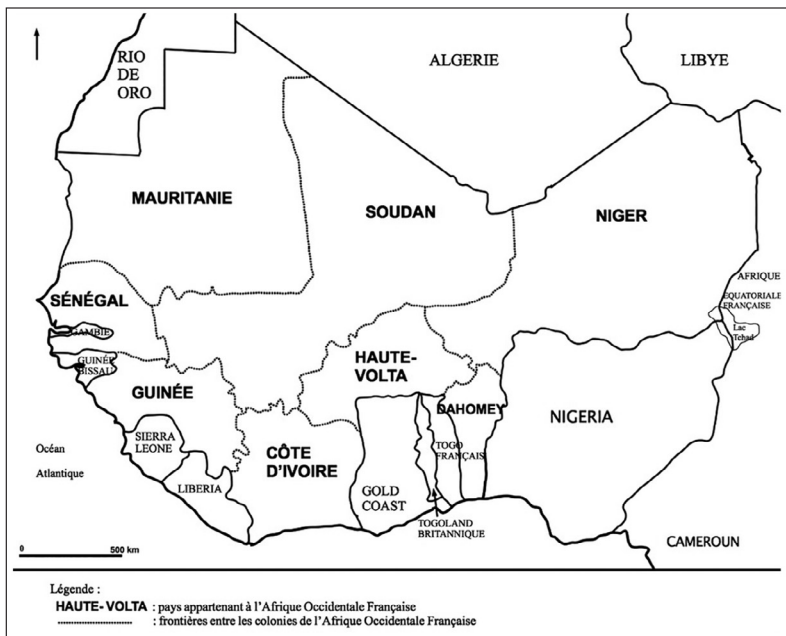
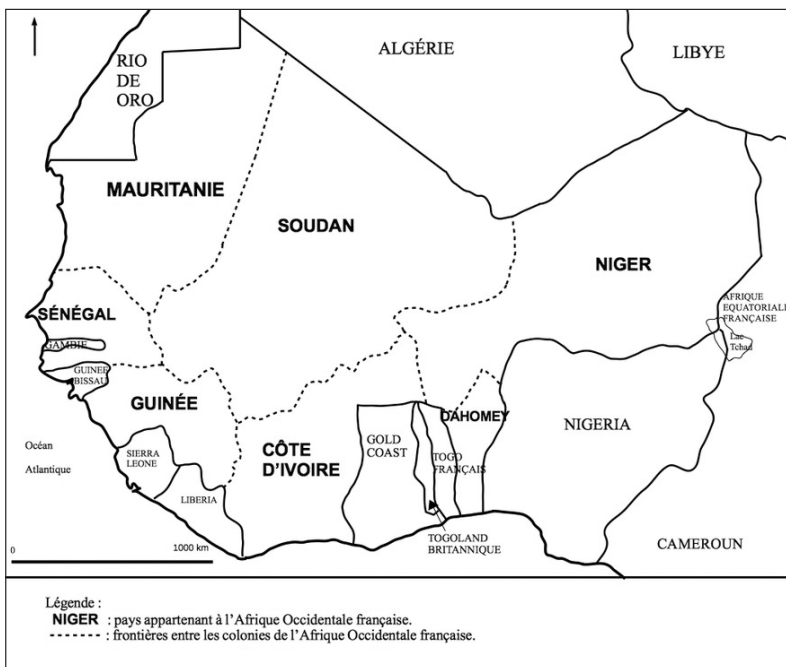


Les répartitions des différentes zones sous tutelle britannique

(Les dates correspondent à l'annexion de la région
sous le gouvernorat de la *Gold Coast*.)



La dislocation de la Haute-Volta (1932)



**Afrique Occidentale Française
avant et après la reconstitution de la Haute-Volta**

Introduction

Depuis un demi-millénaire environ,
Afrique est le nom d'incessants combats.

— Léonora Miano¹

« What, given all the diversity of the precolonial histories of the peoples of Africa, all the complexities of colonial experience, does it mean to say that someone is African ?² » s'est demandé le philosophe Kwame Anthony Appiah. Pour l'anthropologue Melville Herskovits, l'Afrique est une fiction géographique : quand cette entité contient une grande variété climatique (du désert aux forêts tropicales), ethnique (des Khoisans aux Sémites) et linguistique (de l'amharique au kidigo), qu'est-ce que tout cela peut avoir en commun, à part la tyrannie des cartographes, interrogea-t-il³. D'autres études ont démontré qu'une entité continentale est une invention non seulement scientifique mais aussi politique⁴. En effet, une conscience de cette entité a émergé de l'histoire que le continent a connue. Est devenu Africain, celui qui se pense Africain, a avancé aussi le politologue Ali Mazrui⁵. L'acte de définir l'Afrique et de produire du discours et du savoir sur l'Afrique établissait un droit de propriété sur celle-ci⁶. Alors que l'« Afrique » conserve

1. Léonora Miano, « De quoi Afrique est-il le nom ? », Achille Mbembe et Felwine Sarr (dir.), *Écrire l'Afrique-Monde*, Dakar, Philippe Rey/Jimsaan, 2017, p. 113.

2. Kwame Anthony Appiah, *In My Father's House: Africa in the Philosophy of Culture*, New York, Oxford University Press, 1992, p. 25.

3. Melville Herskovits, « Does 'Africa' Exist ? », *Symposium on Africa*, Wellesley College, Wellesley, Massachusetts, 1960, p. 5.

4. Christian Grantaloup, *Invention des continents : comment l'Europe a découpé le monde*, Paris, Larousse, 2004 ; Isabelle Surun et Hugues Tertrais (dir.), *Monde(s). Histoire, Espaces, Relations* : n° 3 : « Inventions des continents », 2013.

5. Ali Mazrui, « On the concept of "We are all Africans" », *The American Political Science Review*, vol. 57, no. 1, mars 1963, p. 88.

6. Sur la construction discursive et idéologique de l'« Afrique » voir : Philip Curtin, *The image of Africa*, Londres, Macmillan, 1965 ; V. Y. Mudimbe, *The Invention of Africa*, Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 1988 ; *The Idea of Africa*, Londres,

des contours indéfinis, comportant une « ambigüité » en elle, il convient de nous intéresser au processus même à travers lequel on a cherché à la (re)définir et à la (re)construire⁷.

Définir l'« Afrique », nombreux furent ceux qui se lancèrent dans cette entreprise difficile. Comme le constate l'écrivaine Léonora Miano, les militants panafricanistes en firent leur combat : « Toute ambition panafricaine repose sur le contenu donné au nom *Afrique* par ceux qui entendent la réaliser⁸ ». Le propos de Miano raisonne avec la déclaration du poète Abioseh Nicol : « Afrique, tu as été autrefois seulement un nom pour moi (*Africa, you were once just a name to me*)⁹ ». Dans son œuvre « The Meaning of Africa » il trace ainsi le cheminement à travers lequel il tente d'en retrouver le sens. La définissant comme « un concept façonné dans nos esprits (*You are a concept/ Fashioned in our minds*)¹⁰ », le poète pense l'Afrique selon une certaine unité qui habite un « nous » collectif. Comment cette collectivité fut-elle imaginée ? Telle fut la question centrale que le mouvement panafricain s'est employé à penser.

George Padmore décrivait le panafricanisme comme « un sentiment [parmi les Africains] que leur destin est le même, que ce qui arrive à des Africains dans une partie de l'Afrique doit affecter les Africains qui habitent les autres parties¹¹ ». Ainsi, ce sentiment de solidarité présupposait la conscience d'appartenance à la même communauté. Pour beaucoup de militants panafricanistes, il s'agissait d'une communauté de destin qui reliait les Africains du continent et de la diaspora. Le développement de cette conscience africaine doit être situé dans un contexte historique de la constitution de la diaspora africaine moderne issue de la déportation transatlantique des captifs vers les Amériques à partir de la fin du xv^e siècle jusqu'à la fin du xix^e. Ce processus fut accompagné de l'émergence du capitalisme mondialisé, de la domination impériale occidentale et du racisme anti-Africain¹². La revendication d'appartenance à l'Afrique comme acte de

James Currey, 1994 ; Wilson Jeremiah Mose, *Afrotopia: The Roots of African American Popular History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998 ; Salim Abdelmadjid, « Un concept d'Afrique », Thèse en Philosophie, Université Paris IV, soutenue en 2015.

7. Pierre-Yves Dufeu et Antoine Hazenberger (dir.), *L'Afrique indéfinie*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2012. Par ailleurs, dans la préface qu'il a rédigé en 2007 pour la nouvelle édition de son livre, *Afrique ambiguë*, Georges Balandier déclarait que : « L'Afrique dissout son ambiguïté dans une parole désentravée qui dit ce qu'elle est » : « L'Afrique sait ce qu'elle est », préface à *Afrique ambiguë*, Paris, Plon, 2008 [1957], p. xv.

8. Léonora Miano, « De quoi Afrique est-il le nom ? », *op. cit.*, p. 106.

9. Abioseh Nicol, « The Meaning of Africa », John Reed et Clive Wake (éd.), *A Book of African Verse*, Londres, Heinemann, 1964.

10. *Ibid.*

11. George Padmore, *Panafricanisme ou Communisme ? La prochaine lutte pour l'Afrique*, traduite l'anglais par Thomas Diop, Paris, Présence Africaine, 1960, p. 27-28.

12. Hakim Adi, *Pan-Africanism. A History*, Londres, Bloomsbury, 2018, p. 2.

résistance collective aux vastes dispositifs d'exploitation est ainsi née au sein de cette diaspora dans une situation d'exil forcé. Si l'historiographie du panafricanisme s'est surtout concentrée sur sa genèse et contributions outre-Atlantique, la présente étude se focalise sur le versant africain de cet espace d'échange afin d'écrire une histoire africaine du panafricanisme¹³.

Classiquement l'historiographie distingue deux phases dans l'histoire du panafricanisme : celle qui a émergé dans la diaspora aux Amériques en tant que mouvement antiesclavagiste et antiraciste, d'une part, et celle plus récente qui s'est déployé sur le continent dans le contexte de luttes anticoloniales, d'autre part. La série de conférence et de congrès « panafricains » contribua à répandre le terme et constitua des repères pour comprendre son évolution. Tandis que la conférence panafricaine, une première dans le genre, tenue à Londres en 1900, fut conçue par Henry Sylvester Williams de Trinidad et soutenue par Benito Sylvain de Haïti, le cinquième congrès panafricain qui a eu lieu à Manchester en 1945 est considéré comme un tournant dans l'histoire du panafricanisme, marqué par la participation des futurs leaders des pays africains tels que Kwame Nkrumah et Jomo Kenyatta. En effet, exprimé dans la phrase devenue célèbre de William Edward Burghardt Du Bois : « Le problème du xx^e siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs¹⁴ », en 1900, le combat contre l'oppression raciste aux États-Unis et dans les sociétés post-esclavages fut l'un des thèmes centraux des premiers militants panafricanistes. En 1945, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'ordre du jour n'était pas le même : il était désormais

13. Au sein de cette historiographie, principalement anglophone, très peu de pages ont été consacrées à la dynamique anticoloniale du mouvement née sur le continent après la Seconde Guerre mondiale : Colin Legum, *Pan-Africanism : A Short Political Guide*, Londres, Pall Mall Press, 1962 ; Tony Martin, *The Pan-African connexion : From Slavery to Garvey and Beyond*, Dover, Majority Press, 1983 ; Peter Olanwuche Esedebe, *Pan-africanism : the Idea and Movement, 1776-1991*, Washington, Howard University Press, 1994. Nous pouvons également y ajouter l'ouvrage d'Immanuel Geiss, originalement publié en allemand : *The Pan-African movement*, Londres, Methuen, 1974. Si l'ouvrage d'Oruno D. Lara, *La naissance du panafricanisme : les racines caraïbes, américaines et africaines du mouvement au xix^e siècle*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2000 est une contribution importante dans l'historiographie française, il suit également cette tendance. Il fallut donc attendre l'ouvrage d'Amzat Boukari-Yabara, *Africa Unite !*, Paris, La Découverte, 2014, pour mesurer l'importance du mouvement sur le continent. Le recueil des textes organisé par Lazare Ki-Zerbo, *Le mouvement panafricaniste au xx^e siècle*, Paris, OIF, 2007, dresse par ailleurs un tableau panoramique de la dynamique à travers les textes fondamentaux du mouvement. Plus récemment, l'ouvrage de Hakim Adi, *Pan-Africanism, op. cit.* offre une description plus complète de l'évolution de la dynamique panafricaine.

14. Le texte original est le suivant : « The problem of the twentieth century is the problem of the colour line ». W. E. B. Du Bois, « To the Nations of the World », texte produit par la *Pan-African Association* à l'issue de la Conférence Panafricaine, 1900, W. E. B. Du Bois Papers (MS 312), Special Collections and University Archives, Université de Massachusetts Amherst Libraries. Sauf mentionnée autrement, c'est moi-même qui traduit le texte en français.

question de libérer le continent africain du joug colonial. Tenu dans une ville industrielle comptant beaucoup de migrants ouvriers venant du continent, le congrès de Manchester se démarqua par sa mobilisation populaire et son orientation révolutionnaire.

Le présent ouvrage s'intéresse davantage à la seconde phase de cette histoire qui se déroula dans le contexte des luttes anticoloniales. Cette distinction aussi bien géographique que chronologique mérite toutefois d'être nuancée. Les récents travaux d'Amzat Boukari-Yabara et de Hakim Adi soulignent que la dynamique panafricaine consistait surtout à connecter les mouvements de résistance dans les différentes parties du monde en tant que résistance « africaine ». C'est ce processus de mise en relation à partir de la qualification d'« africain » qui est l'objet de ce livre. Afin de mieux saisir cette compréhension du panafricanisme, il est utile de retracer l'histoire de l'auto-désignation et de l'auto-identification des Africains. Alors que l'invention géographique et idéologique de l'« Afrique » s'est faite selon la classification raciale des peuples, le terme a aussitôt été réapproprié par ses représentants. Anton Wilhelm Amo fut sans doute l'un des premiers à s'attribuer la qualification de *Guinea Afer*, – qui signifie en latin, l'Africain de Guinée – lorsqu'il présenta sa thèse à l'Université de Halle en 1729. Né à Axim (actuel Ghana) et amené de force en Allemagne, Amo avait fait des études juridiques sur *Le Droit des Noirs en Europe*¹⁵. Au cours du XVIII^e siècle, de nombreux intellectuels l'ont suivi en développant des arguments contre l'inégalité des races pour ébranler le système esclavagiste. Phyllis Wheatley, Ignatius Sancho, James Albert Ukawsaw Gronniosaw et Olaudah Equiano se sont tous réappropriés cette identification et l'ont présentée de manière positive¹⁶. Dans les années 1780, Equiano fonda avec Ottobah Cugano, une association abolitionniste en Grande-Bretagne. Rassemblant les membres venant de différentes parties de l'Afrique de l'Ouest sous le nom de *The Sons of Africa*, cette association témoigne d'une dynamique panafricaine, plus d'un siècle avant l'apparition du terme.

Ces précurseurs du panafricanisme nous rappellent trois caractéristiques fondamentales à cette dynamique. Premièrement, il s'agit d'une résistance à l'injustice commise contre les Africains. Au-delà des pratiques de

15. Pour sa vie et ses écrits voir notamment le recueil présenté par Yoporeka Somet, *Anthony William Amo, sa vie et son œuvre*, Trévisé, Teham, 2016.

16. James Sidbury, *Becoming African in America: Race and Nation in the Early Black Atlantic*, New York, Oxford University Press, 2007; Hakim Adi, *Pan-Africanism*, op. cit., p. 8. L'intitulé de leurs écrits tels que le poème de Wheatley, « On Being Brought from Africa to America » (1768) et les autobiographies de Gronniosaw, *A Narrative of the Most Remarkable Particulars in the Life of James Albert Ukawsaw Gronniosaw, An African Prince* (1772) et de Equiano, *The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano, or Gustavus Vassa the African, written by himself* (1789) témoignent d'identification de ces auteurs à l'Afrique comme terre d'origine.

déportation massive des Africains et des différents traitements inhumains de leur mis en esclavage, leurs représentations accompagnées des arguments philosophiques conçus pour justifier ces pratiques étaient structurées par l'injustice. Les Africains, en leur nom, ont protesté contre l'ensemble du système. Agir au nom des Africains fut aussi un acte de solidarité qui reconnaissait la communauté de leurs destins qu'ils souhaitaient améliorer. L'auto-identification à l'Afrique, la deuxième caractéristique du panafricanisme, ne reflète alors pas seulement le refus de la déportation et la volonté d'un retour, mais également le besoin de se réapproprier ses propres représentations. L'émancipation désigne l'action de s'affranchir à la fois d'une entrave et d'un préjugé. Démontrer la capacité politique des Africains était donc la troisième caractéristique du panafricanisme. James Somerset, mis en esclavage en Virginie et emmené en Angleterre pour être revendu, intenta en 1772 un procès contre son ancien maître. Porté par le mouvement abolitionniste sur place, Somerset obtint sa liberté en se saisissant de la justice, marquant ainsi une étape décisive dans le combat des Africains. La nouvelle de cette jurisprudence encouragea de nombreux Africains en situation servile à acquérir la liberté. C'est dans ce contexte de la remise en cause du système esclavagiste qu'a éclaté, en août 1791, à la colonie française de Saint-Domingue, la Révolution qui a conduit à l'indépendance de Haïti, proclamée en 1804. En inscrivant dans sa Constitution l'abolition « à jamais » de l'esclavage sur son sol (§ 2), ne permettant à « aucun blanc » de mettre le pied sur le territoire à titre de maître ou de propriétaire (§ 12), Haïti s'est constitué en tant que pays des Noirs. Les exemples ont suivi tout au long du XIX^e siècle, appelant les « Africains » à se libérer et réfutant les préjugés leur concernant¹⁷.

Cependant, loin de réparer l'injustice, l'interdiction hésitante et graduelle des traites puis de l'esclavage dans les législations européennes au XIX^e siècle participa à la transformation de l'Afrique en une terre de colonisation. Le passage sous-tendu par l'évolution des systèmes économiques – du mercantilisme au capitalisme¹⁸ – fut accompagné des théories « civilisationnistes » pour justifier la domination coloniale¹⁹. Il convient de souligner, à la suite de Jemima Pierre, la continuité entre la formation de catégorie raciale au temps des traites dites *négrières* et le processus d'« indigénisation » sous

17. Hakim Adi, *Pan-Africanism*, op. cit., p. 9-10.

18. Sur les rapports entre le système esclavagiste et l'avènement du capitalisme voir Eric Williams, *Capitalism and Slavery*, Londres, Andre Deutsch, 1944.

19. La fin légale de l'esclavage n'a pas été simultanée dans le monde, et n'a pas eu d'effets immédiats dans les sociétés concernées, laissant place à des situations décrites aujourd'hui sous le terme de « post-esclavage ». Voir notamment : Benedetta Rossi, « Périodiser la fin de l'esclavage. Le droit colonial, la Société des Nations et la résistance des esclaves dans le Sahel nigérien, 1920-1920 », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 72, n° 4, 2017, p. 983-1021.

l'administration coloniale²⁰. De l'antiesclavagisme à l'anticolonialisme en passant par l'antiracisme, le combat panafricain pour l'émancipation physique et morale a continué dans la longue durée²¹. Dans cet ouvrage, on analysera toutes les tentatives politiques et culturelles visant à redéfinir, inventer ou consolider des projets se fondant sur leur appartenance à l'« Afrique ».

Désigner l'« Afrique » consistait à choisir les valeurs qui y sont associées ou qui en sont représentatives. À la manière de Paul Gilroy, nous affirmons que l'histoire de l'émancipation africaine fut l'histoire de ceux qui sont confrontés au monde moderne et occidental sans nécessairement y appartenir²². Il ne s'agit pas toutefois, de tenter nous-mêmes de savoir ce qui relèverait ou non du caractère africain. Nous tâcherons plutôt de décrire les différentes manières par lesquelles les acteurs contemporains se sont référés à l'« Afrique ». Afin de comprendre le geste politique consistant à définir l'« Afrique », il convient d'analyser à la fois la portée politique du geste et les idées mêmes qui composent ces définitions. Autrement dit, il s'agit de confronter l'idéal-type porté par chaque définition aux réalités socio-politiques. Les pratiques et les liens effectifs qui leur permettaient cette identification à l'« Afrique » affectèrent les idées et les mouvements politiques de l'émancipation. La présente étude tente ainsi de mettre ensemble les aspects pratiques et conceptuels de l'évolution des sociétés africaines au temps de la décolonisation.

Par décolonisation, on entend le processus qui tend à transformer la « situation coloniale » qui se présente sous diverses formes. Elle consiste ainsi à reconfigurer les rapports au sein et autour des sociétés coloniales afin de se les réapproprier et d'inventer une nouvelle entité politique d'appartenance. La remise en cause des structures qui façonnaient l'« Afrique » coloniale a conduit à redéfinir le contenu de ce terme en induisant, pour ainsi dire, une décolonisation sémantique de l'« Afrique ». Les représentations de l'« Afrique », des idées, des cultures et des histoires qualifiées d'« africaines », ont reflété le jeu de pouvoir entre ceux qui ont tenté de définir et de redéfinir l'« Afrique » aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur²³. Les définitions, on l'a dit, furent multiples. Elles ont divergé en fonction des parcours des acteurs politiques, de leurs positions dans la société et surtout leurs générations. L'acte de définir l'« Afrique » reflétait les différentes conceptions de société au sein de laquelle chaque acteur cherchait à s'établir.

20. Jemima Pierre, « L'Afrique et la question de la *Blackness* : l'exemple du Ghana », traduit en français par Camille Niauffre, *Politique africaine*, n° 134, 2014, p. 83-103.

21. On se reportera sur cette tradition panafricaine de la longue durée à travers de nombreuses références faites à la mémoire de l'esclavage ou aux figures pionniers de la résistance.

22. Paul Gilroy, *Black Atlantics*, Cambridge, Harvard University Press, 1993, p. 29.

23. Edward Saïd, *Orientalism*, Londres et Henley, Routledge et Kegan Paul, 1978, p. 8.

La fin de la Seconde Guerre mondiale annonça le début d'une nouvelle ère, exigeant la redéfinition de l'ordre international post-impérial. Quelles étaient les visions portées par les différents groupes d'acteur sur le devenir de leurs sociétés alors en reconfiguration ? Comment ont-ils imaginé leur nouvel espace d'appartenance²⁴ ? Les indépendances des nouveaux États africains marquèrent une étape dans ce processus. Tandis que le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ainsi que la volonté de faire coïncider une entité nationale avec une entité politique étatique ont été la nouvelle norme internationale de l'après-guerre, l'appartenance de chaque membre constituant cette « nation » fut multiple et plurielle. Le nationalisme qui véhiculait la dynamique d'émancipation décolonisatrice pouvait être tout à la fois « ethnique », « territoriale » et « africaine ». Quels ont été les différents moments où ces multiples entités d'appartenance se sont formées en corrélation ou en concurrence les unes avec les autres ?

Dans cette optique, nous examinons une série d'exemples dans trois territoires colonisés : le Sénégal, la *Gold Coast* (le Ghana actuel) et la Haute-Volta (le Burkina Faso actuel). Ces sociétés ouest-africaines furent fondamentalement bouleversées par de longues années de traite esclavagiste avant de devenir des espaces stratégiques de la domination coloniale. Selon les données géographiques – le brassage culturel de la région côtière et subordination des régions intérieures –, ou politico-culturelles – le positionnement par rapport aux autorités occidentales et aux savoirs occidentaux –, elles se sont restructurées continuellement, en réinventant à chaque fois, une appartenance pour leurs ressortissants. Le Sénégal et la *Gold Coast*, qui ont entretenu une longue relation avec les puissances occidentales, ont été au cœur de la circulation impériale et régionale ouest-africaine, celle-ci constituant un levier politique. Le Sénégal qui fut la première colonie française au Sud de Sahara occupa une place singulière dans le système impérial français. S'y côtoyèrent les politiques ambiguës de l'assimilation et de l'association, les cultures impériales de la capitale fédérale et les cultures musulmanes ouest-africaines. Si le choix de la *Gold Coast* s'impose dans une étude de l'histoire du panafricanisme en raison des figures emblématiques comme Kwame Nkrumah ou Joseph Ephraïm Casely-Hayford, il est tout aussi indispensable d'étudier ce mouvement en regard de l'histoire de l'ensemble de la région ouest-africaine et de saisir les éventuelles connections et circulations qui ont influencé le cheminement des différents pays. Enfin, la Haute-Volta offre un exemple de pays de l'intérieur, révélant une autre dynamique régionale qui se jouait entre les côtes et l'arrière-pays. Colonie créée et supprimée

24. Alors que la « communauté imaginée » a émergé en corrélation avec le processus de la modernisation, de l'industrialisation et du développement de l'économie capitaliste, la question du rapport à la modernité s'est posée fondamentalement dans les sociétés coloniales d'après-guerre. Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991.

par l'État impérial français, son destin fut attaché à l'ensemble de l'Afrique Occidentale française sans toutefois perdre les liens effectifs avec le territoire voisin de la *Gold Coast*.

Néanmoins, notre analyse ne porte pas uniquement sur ces trois territoires. Afin de comprendre comment les nouvelles entités nationales se sont constituées, d'une part, en intégrant différents groupes socio-culturels et, d'autre part, en s'affirmant à l'intérieur du contexte international, il est nécessaire de varier les focales. Les dynamiques nationalistes débordaient les frontières coloniales et impériales. Pourtant, l'historiographie de la décolonisation a eu tendance à favoriser soit le cheminement d'un territoire vers l'indépendance, soit celui d'un empire colonial en démantèlement laissant ainsi de côté une dynamique proprement « africaine ». Or, une « localité » ne se borne pas nécessairement au cadre colonial ou impérial même si les réalités de domination s'inscrivent localement. Le contexte socio-culturel de la région a souvent permis aux Africains d'imaginer une appartenance plus large que le cadre colonial dans lequel ils étaient circonscrits. Suivant les circulations globales, ces pratiques d'imaginer une appartenance plus large se sont étendues aux mouvements de solidarité panafricaine. Ces derniers ont croisé à leur tour, d'autres dynamiques globales qui se sont influencées les unes les autres. Une comparaison asymétrique à travers les études simultanées de plusieurs espaces, nous permet de remettre en question certaines catégories analytiques telles que colonie, métropole et empire en faisant ressortir d'autres perspectives.

Adoptant l'approche de l'histoire croisée, il faut s'attacher à garder la multiplicité des échelles spatiales, tout en nous intéressant à leurs articulations²⁵. Il s'agit de croiser les différentes échelles – locale (à l'intérieur d'une colonie), coloniale, régionale (notamment ouest-africaine) et impériale – afin de prendre en compte le processus constitutif de chaque entité qui fut pensée en interaction avec une autre. Dès lors, lorsqu'il s'agit d'une « nation », il faut la comprendre comme une communauté dont le contour variait d'une échelle à une autre et qui demeurerait encore indéfinie à cette époque. Cela est d'autant plus important que l'empire fut gouverné à travers les échelles juxtaposées, dont la logique partielle ou souvent contradictoire rendait les frontières poreuses. L'empire colonial contenait des tensions structurantes : entre la prétendue entité impériale et des contraintes beaucoup plus particulières comme des conditions géographiques de chaque colonie ; entre la circonscription administrative et la dynamique de circulation ; entre le discours de cohésion et la politique de différenciation ; mais également

25. Bénédicte Zimmermann, « Histoire comparée, histoire croisée », Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicola Offenstadt (dir.), *Historiographie, concept et débat*, Gallimard, 2010, p. 174 ; Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 1, 2003, p. 7-36.

entre la diversité des individus composant chaque société coloniale et la tendance à l'homogénéisation au sein de celle-ci²⁶. Il s'agit donc de croiser les différents points de vue, des politiques impériales aux revendications sociales locales. La gestion de l'empire fut toujours confrontée aux particularités de chaque société coloniale.

Le cadre géographique reflète, en réalité, une logique de structuration de l'espace, historiquement construite. En se focalisant sur les négociations et les réinterprétations qui se jouèrent autour des tensions de l'empire, il faut tenter de mettre en lumière le processus transformant l'espace impérial jusqu'à la constitution de nouveaux États indépendants. Il demeure important de rendre une complexité à l'histoire africaine qui ne se réduit pas en simple dichotomie coloniale de dominant/dominé, blanc/noir, colon/colonisé²⁷. La décolonisation fut un phénomène plus complexe qu'un simple transfert de pouvoir. Les pages qui suivent l'étudient comme un processus multidimensionnel qui a suscité une interrogation et une construction identitaire africaine exigeant une reconfiguration d'espace politique et social. Cette approche se distingue des études précédentes qui avaient tendance à suivre plutôt l'évolution du système impérial à travers les cadres analytiques prédéfinis²⁸. En effet, la décolonisation est à priori intrinsèquement liée au démantèlement des empires coloniaux, mais la dynamique décolonisatrice africaine ne se bornait pas à ce cadre. Plus encore, la référence à l'« Afrique » fut une pratique qui dépassa (explicitement) ce cadre.

Aussi, les indépendances ne peuvent plus être considérées comme l'aboutissement attendu de la décolonisation. Les histoires monographiques de chaque colonie devenue nouveaux États indépendants posent à cet égard le problème d'un certain anachronisme. À la différence de ces études, ce livre tente d'expliquer le processus même qui voit ces cadres se constituer. Si ces études rendaient bien compte du jeu de pouvoir à l'intérieur de l'actuel cadre « national », elles doivent être lues à la lumière des circulations et des connexions qui modifient cet espace « national »²⁹. Ce constat est sans

26. Jane Burbank et Frederick Cooper, *Empires in World History. Power and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010, p. 11-14.

27. Ann Laura Stoler et Frederick Cooper, « Between Metropole and Colony », Frederick Cooper et Anne Laura Stoler (éd.), *Tensions of Empire. Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1997, p. 1-56 ; Pierre Boilley et Ibrahima Thioub « Pour une histoire africaine de la complexité », Séverine Awenengo, Pascale Barthélémy et Charles Tshimanga (éd.), *Écrire l'histoire de l'Afrique autrement ?*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 29.

28. Deux ouvrages collectifs publiés à l'issue du colloque organisé à Aix-en-Provence en 1990 et 1993 dressent un large tableau de la décolonisation tout en limitant son cadre à l'empire français. Charles-Robert Ageron et Marc Michel (dir.), *L'Afrique noire française : l'heure des Indépendances*, Paris, CNRS, 1992 ; *L'ère des décolonisations*, Paris, Karthala, 1995.

29. Comme monographie nationale, nous pouvons citer par exemple : Gerti Hesseling, *Histoire politique du Sénégal. Institutions, droit et société*, Paris, Karthala, 1985 ; Christian

doute moins valable en ce qui concerne les études sur la Haute-Volta dont la question de la reconstitution de l'entité en 1947 a constitué un enjeu central au début du processus de la décolonisation³⁰. Cependant, cet enjeu « national » doit également être mis en contexte plus large de la situation de l'ensemble du processus de la décolonisation. Les différentes dynamiques de reconfiguration des sociétés coloniales en Afrique, de la remise en question du système impérial, et de la redéfinition de l'ordre mondial, interféraient les unes avec les autres et ne peuvent donc pas être analysées séparément.

Enfin, en adoptant l'approche de l'histoire globale et en situant le processus d'émancipation africaine dans le contexte international de l'après-guerre et de la Guerre froide, nous pensons pouvoir contribuer à cette nouvelle historiographie dans laquelle l'histoire africaine occupe une place encore marginale. L'ensemble de la dynamique africaine ne peut être comprise à travers un cadre fixe, comme souvent l'histoire des Empires ou l'histoire nationale avaient tendance à le faire. Plus particulièrement, en nous penchant à la fois sur les colonies françaises et britanniques, nous pensons pouvoir dégager une dynamique omise par l'histoire impériale. En effet, cette approche n'est pas tant valable pour la pluralité des espaces traités, additionnés en tant que tel, que pour l'entrecroisement des enjeux³¹. En tenant compte des interactions à plusieurs niveaux, il s'agit d'étudier les réalités sociales locales à la lumière des enjeux globaux. Autrement dit, en plus de comprendre les mutations sociales des colonies ouest-africaines dans le contexte global de l'après-guerre, il convient de saisir les enjeux globaux qui se transposèrent sur les scènes locales, à l'instar de l'antagonisme idéologique de la Guerre froide qui divisa les formations politiques africaines. Faire de l'histoire africaine à travers une approche d'histoire globale nous semble constituer un apport important pour les deux domaines³². Une telle approche permet d'une part, de diversifier le regard sur le sortir de la Guerre qui fut véritablement mondiale. Elle rappelle d'autre part que l'« Afrique » s'était constituée en interaction avec le monde. En

Roche, *Le Sénégal à la conquête de son indépendance, 1939-1960*, Paris, Karthala, 2001 ; F. M. Bourret, *Ghana : the Road to Independence, 1919-1957*, Londres, Oxford University Press, 1960 ; Dennis Austin, *Politics in Ghana, 1946-1960*, Londres, Oxford University Press, 1964 ; David Kimble, *A Political History of Ghana: The Rise of Gold Coast Nationalism, 1850-1928*, Oxford, Clarendon Press, 1971.

30. Voir les travaux de Benoît Beucher, notamment : « La naissance de la communauté nationale burkinabè ou comment le Voltaïque devint un "Homme intègre" », *Politique africaine*, n° 118, juin 2010, p. 165-186.

31. Sebastian Conrad définit l'histoire globale comme « historical analysis in which phenomena, events, and processes are placed in global contexts ». *What is Global History*, Princeton, Princeton University Press, 2016, p. 5.

32. Andreas Eckert, « Fitting Africa into World History : A Historiographical Exploration », Benedikt Stuchtey et Eckhardt Fuchs (éd.), *Writing World History, 1800-2000*, New York, Oxford University Press, 2003, p. 255-270.

somme, « il n'y a aucune partie du monde dont l'histoire ne recèle quelque part une dimension africaine, tout comme il n'y a d'histoire africaine qu'en tant que partie intégrante de l'histoire du monde³³ ».

La multiplicité des échelles doit être adoptée pour élaborer le cadre géographique mais aussi pour suivre les acteurs. Une personne, à travers sa carrière, à travers les différentes fonctions qu'elle assure, peut aussi donner à voir les tensions intrinsèques de l'empire colonial. Ainsi, il s'agit de prêter attention à « des pratiques et des pensées ou de personnages naviguant entre les identités et les allégeances³⁴ ». Tandis que nous nous intéressons aux élites politiques africaines qui se placèrent en première ligne pour négocier les réformes du régime impérial, il s'agira également d'étudier les autres forces sociales ayant fortement influencé les décisions politiques. Les transformations sociales locales furent étroitement liées aux mutations politiques au niveau global. Ainsi, les partis politiques, les syndicats et les associations des étudiants, pour ne citer qu'eux, s'organisèrent à plusieurs niveaux. Ils tentèrent de s'ancrer dans une communauté locale avec une vision qui se voulait « africaine » tout en s'articulant avec les mouvements internationaux. Les itinéraires de chaque militant pouvaient parfois porter les empreintes des différentes dynamiques locale et globale, nationale et panafricaine.

La présente étude place ainsi au centre de l'analyse les acteurs politiques qui sont autant porteurs que producteurs des idées. Les archives privées écrites ou orales, produites par ces acteurs eux-mêmes constituent des sources d'une première importance pour cette étude. Certains bulletins des associations des étudiants et quelques organes des partis politiques sont conservés dans des bibliothèques européennes. D'autres documents sont reproduits dans les mémoires ou les études laissées par les anciens membres³⁵. La mise en regard des témoignages des militants politiques nous

33. Achille Mbembe, « Penser le monde à partir de l'Afrique », Achille Mbembe et Felwine Sarr, *Écrire l'Afrique-Monde*, op. cit., p. 385.

34. Romain Bertrand, « Histoire globale, histoire connectée », *Historiographies, concepts et débats*, C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia, et N. Offenstadt (dir.), Gallimard, 2010. p. 374.

35. Amady Aly Dieng, *Les premiers pas de la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France, FEANF, 1950-1955 : de l'Union française à Bandung*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; *Les grands combats de la Fédération des étudiants d'Afrique noire : de Bandung aux Indépendances, 1955-1960*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; *Histoire des organisations d'étudiants africains en France : 1900-1950*, Dakar, L'Harmattan-Sénégal, 2011 ; *Mémoires d'un étudiant africain*, Dakar, CODESRIA, 2011, vol. 1 : *de l'école régionale de Diourbel à l'université de Paris (1945-1960)* ; vol. 2 : *de l'université de Paris à mon retour au Sénégal (1960-1967)* ; Abderrahmane Ngaïdé, *Entretien avec Amady Aly Dieng : Lecture critique d'un demi-siècle de paradoxes*, Dakar, CODESRIA, 2012 ; Charles Diané, *Les grandes heures de la FEANF*, Paris, Chaka, 1990 ; Amadou Booker Sadj, *Le rôle de la génération charnière Ouest-africaine : indépendance et développement*, Paris, L'Harmattan, 2006 ; Sékou Traoré, *La Fédération des étudiants d'Afrique noire en France, FEANF*, Paris, L'Harmattan, 1985. Sur les carrières des anciens membres de la FEANF voir également Françoise Blum, « Trajectoires militantes et (re)conversions : à propos de la FEANF. Que

semble crucial car malgré les appartenances politiques diverses, leurs itinéraires se sont croisés à différents niveaux³⁶. On mettra ainsi en avant, dans la mesure de possible, les trajectoires individuelles de l'engagement militant. Dans le contexte de lutte anticoloniale, les organisations elles-mêmes doivent être considérées comme « le résultat d'un équilibre ponctuel » auquel les acteurs individuels sont parvenus³⁷. Le choix de chaque terme employé dans les motions adoptées par ces organisations ou dans les éditoriaux de leurs organes nous intéresse en tant que directive servant à mobiliser les individus. Cette approche permet de révéler les tensions générationnelles, nationales ou au contraire les alliances transnationales ou transpartisanes, chaque acteur adaptant ses comportements selon ses appartenances multiples. Prenant l'organisation politique comme processus, il s'agit de remettre en perspective les changements politiques et de lui éviter toutes explications téléologiques. À cet égard, les témoignages que nous avons pu recueillir des anciens membres du Mouvement de Libération Nationale et du Parti Africain de l'Indépendance sont particulièrement précieux. Alors que l'on constate l'emprise des partis qui ont pris le pouvoir à l'indépendance sur les récits nationaux, les traces des partis d'opposition qui ont connu de longue période de clandestinité sont rares dans les fonds proto-nationaux des archives publiques. Si certains d'entre eux nous ont confié pour la première fois, ces témoins sont vieillissants et de moins en moins nombreux : cette difficulté augmente en quelque sorte, l'importance des propos recueillis.

Les mises en récit des carrières militantes nécessitent toutefois une contextualisation critique afin de mesurer l'ensemble des options possibles qui se présentaient à l'acteur³⁸. Ces sources de première main sont croisées avec les archives publiques. Celles-ci sont constituées des documents produits ou collectés par les instances d'administrations coloniales à partir de leurs activités de surveillance ou des projets de réformes impériales³⁹.

sont-ils/elles devenu-e-s ? », HDR : Histoire, EHESS, 16 décembre 2016, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01414599/>.

36. Mbaye Jacques Diop, *Une vie de combats*, Dakar, L'Harmattan-Sénégal, 2013 ; Ousmane Camara, *Mémoires d'un juge africain*, Paris, Karthala, 2010 ; Majhemout Diop, *Mémoires de luttés. Textes pour servir à l'histoire du Parti Africain de l'Indépendance*, Paris, Présence Africaine, 2007.

37. Olivier Fillieule et Nonna Mayer, « Devenirs militants », *Revue française de sciences politiques*, vol. 51, n° 1-2, 2001, p. 19-25.

38. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 69-72. Il convient également de prendre en compte des constructions relationnelles en raison d'âge, genre et origine qui questionnent constamment le positionnement de chercheur.

39. Il s'agit des archives de *Colonial Office*, *Dominion Office* et son successeur *Commonwealth Relation Office*, ainsi que *Foreign Office* répartis aujourd'hui entre *Commonwealth Office* et *Foreign and Commonwealth Office*, conservées à *Public Record Office* à Londres ; celles du Ministère de la Colonie et son successeur Ministère de la France d'Outre-Mer conservées

S'il convient de traiter ces documents avec une certaine distance, les brouillons préparatifs des réunions politiques et de nombreuses correspondances témoignent des oscillations et des détours dans les démarches de la décolonisation, pourtant décrites comme univoques, par l'historiographie coloniale ou nationaliste⁴⁰. Les registres de la surveillance renseignent, quant à eux, à la fois sur les normes que les autorités coloniales pensaient établir et les prémices des mouvements qui allaient déformer ces mêmes normes. Les surveillances et les censures mises en place, ainsi que les interdictions de voyage attestent paradoxalement des circulations effectives qui traversaient les frontières impériales pour tisser un lien panafricain⁴¹.

Le présent ouvrage est composé de sept chapitres. Le premier chapitre examine d'abord les situations socio-économiques des colonies ouest-africaines au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et les revendications qui en ont résulté. On analysera de quelles manières elles ont influencé les négociations des éventuelles réformes impériales. En vue de la reconstruction, le devenir des sociétés « africaines » fut débattu. Afin de mieux saisir les caractéristiques de la nouvelle dynamique émergente, le deuxième chapitre se focalisera sur l'organisation de deux congrès d'ordre panafricain : le cinquième congrès panafricain qui a eu lieu à Manchester en 1945 et le congrès constitutif du Rassemblement Démocratique Africain qui a eu lieu à Bamako en 1946. Le troisième chapitre changera de focale pour étudier de plus près les itinéraires des trois territoires au sein desquels s'est aménagée graduellement une scène politique « nationale ». Le quatrième chapitre s'interrogera comment, au sein de chaque scène nationale, un parti politique s'est imposé. Il s'agira d'analyser les stratégies politiques et discursives des nouveaux leaders qui ont construit leur légitimité en s'attribuant une qualité « africaine » tout en disqualifiant leurs adversaires « traditionnels ».

Alors que la référence à l'Afrique fut ainsi omniprésente, sur la scène internationale les nouveaux représentants nationaux en disputèrent les définitions. Les trois derniers chapitres questionneront les tensions de plus en plus apparentes entre les dynamiques panafricanistes et nationalistes. Le chapitre cinq mettra en relief le contexte de la Guerre froide au sein duquel les positions « africaines » ont été façonnées. Les réseaux internationaux traversés par l'antagonisme Est/Ouest pouvaient devenir tantôt le lieu de rencontre entre les militants africains tantôt la scène de concurrence entre

aux Archives Nationales d'Outre-Mer à Aix en Provence ; celles du gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française aux Archives Nationales du Sénégal à Dakar.

40. Ann Laura Stoler, *Along the Archival Grain. Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*, Princeton, Princeton University Press, 2009.

41. Il convient de noter que le mouvement panafricain « en tant que tel » ne semble pas avoir attiré beaucoup l'attention des autorités françaises. Il est alors intéressant de saisir comment les différentes activités sont classées, notamment sous l'étiquette « communiste » ou « panislamiste ».

ces derniers. Les tendances concurrentielles se renforcèrent, comme on le verra dans le chapitre six, au fur et à mesure que chaque territoire gagnait en autonomie et accédait à l'indépendance. Le panafricanisme n'a pourtant jamais été absent du processus. Le dernier chapitre étudiera ainsi la place accordé à cet idéal au sein de chaque nouvelle nation, à travers de nombreux projets culturels mis en place pendant les premières années qui ont suivi leurs indépendances. Cette histoire de fin des empires coloniaux est donc aussi celle d'incessantes réinventions de l'Afrique. La quête de renouveau transforma progressivement l'empire de son intérieur.

1

Transformer les Empires

L'Afrique va parler.
Car, c'est à elle maintenant d'exiger.

— Paul Niger¹

Rédigées à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ces lignes de l'intellectuel guadeloupéen résument bien les changements à venir. Albert Béville (1915-1962), alias Paul Niger, tout en suivant sa carrière d'administrateur colonial, s'engagea dès les années 1940, au combat politique et culturel panafricaniste. Si, sous l'influence des auteurs de la Négritude, l'identification de Niger à l'Afrique apparaît dans le choix symbolique de son pseudonyme, son poème au titre quelque peu provocateur de « Je n'aime pas l'Afrique » ne représente pas moins son élan panafricaniste. L'auteur y rejette une Afrique dominée, « l'Afrique des deux justices et d'un seul crime² » pour revendiquer un renouveau. « Un contient s'émeut, une race s'éveille/Un murmure d'esprit fait frissonner les feuilles/ Tout un rythme

1. « Je n'aime pas l'Afrique », écrit en 1944, paru dans *Présence Africaine*, n° 3, 1948(2), p. 432-440, et dans Léopold Sédar Senghor (éd.), *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, PUF, 1948. Ses poèmes écrits entre 1944 et 1946 sont publiés dans le recueil *Initiation*, Paris, Pierre Seghers, 1954.

2. Paul Niger, « Je n'aime pas l'Afrique », *Présence Africaine*, art. cit., p. 435.

nouveau va térébrer le monde³». Publiées dans l'après-guerre immédiat, ces lignes représentaient le continent en mutation qui exigeait désormais une seule justice.

Ce chapitre examine ces mutations qui ont traversées les sociétés coloniales ouest-africaines dans la décennie suivant la fin de la Seconde Guerre mondiale. Colonisateurs comme colonisés étaient conscients que le système impérial en place avait besoin d'être réformé sinon démantelé. La reconstruction de l'après-guerre devait donc comprendre la réorganisation des sociétés coloniales, par ailleurs durement affectées par les années de la guerre. «Les anciens tirailleurs et les métis et les lettrés⁴» désignés par le poète guadeloupéen n'étaient plus les seuls à discuter les ordres, mais les sociétés coloniales entières les soutenaient à contester l'injustice. De plus en plus organisés, ces mouvements sociaux furent relayés par les leaders politiques émergents. Tandis que les gouvernements métropolitains tentèrent de garder la mainmise sur les économies coloniales, les réformes impériales durent être négociées avec leurs interlocuteurs «africains». À l'instar de Paul N'Goma, les nouveaux militants politiques cherchaient à réinventer l'Afrique à venir.

La Seconde Guerre mondiale : rupture et continuité dans la situation coloniale

Au cours du long processus du développement d'une conscience africaine et d'une dynamique émancipatrice panafricaine, la Seconde Guerre mondiale vint marquer un tournant dans l'histoire du panafricanisme qui, désormais, embrassa des revendications explicitement anticoloniales. Les années de guerre qui ont gravement touchées l'Afrique occidentale, de manière totale, provoquèrent une accumulation de frustrations chez les colonisés, tout en gonflant l'attente pour les années d'après-guerre. Après la mobilisation des ressources tant humaines que matérielles pour l'économie de guerre, les sociétés coloniales eurent besoin d'être réorganisées. Alors que les réformes du système impérial furent à l'ordre du jour, les colonisés ouest-africains se mobilisèrent pour revendiquer une situation meilleure.

- **La Seconde Guerre mondiale en Afrique**

Le contexte global de la Seconde Guerre mondiale, au moins autant que la Première, sinon plus, contenait des éléments qui renforcèrent la prise de conscience identitaire et politique des «Africains» face aux puissances occidentales impérialistes. Ces dernières, loin de reconnaître les contributions

3. *Ibid.*, p. 439.

4. *Ibid.*, p. 432.

des colonisés à la fin de la Première Guerre mondiale, avaient intensifiés leurs concurrences sur le continent. Ainsi en 1935, l'invasion de l'Italie fasciste en Éthiopie, le dernier rempart qui avait résisté à la colonisation, suscita une réaction « panafricaine », c'est-à-dire l'affirmation d'une identification au destin de l'entité continentale. La réaction du jeune Kwame Nkrumah fut emblématique : apprenant la nouvelle pendant son escale à Londres, ce dernier eut le sentiment que la ville entière lui avait déclaré la guerre, à lui en personne⁵.

Non seulement l'impérialisme continua de peser lourdement sur le continent, mais l'application de la hiérarchisation raciale accentuée par l'Allemagne nazie y eut des conséquences encore plus néfastes. La situation s'aggrava davantage avec l'Armistice et le ralliement du gouvernement de l'AOF sous le régime de Vichy. La période de la guerre fut donc un moment d'étouffement des vies des colonisés, exploités mais aussi soumis au régime autoritaire. En AOF, les mesures réactionnaires réprimant les initiatives émancipatrices des colonisés eurent d'autant plus d'impact que l'époque vichyste avait succédé à celle du Front Populaire. Alors qu'ils aspiraient à l'élargissement de leurs droits, les colonisés subirent des mesures discriminatoires explicitement racistes au front comme à l'arrière. Ce ressenti d'injustice et de frustration fut traduit dans les mouvements de résistances, avant d'exploser plus ouvertement en tant que mouvement anticolonial dans l'après-guerre.

La région ouest-africaine constituait un endroit stratégique avec la présence des différentes forces, les Alliés Atlantique, et les « deux France » pétainiste et gaulliste. La situation dans les colonies fut en fait plus complexe qu'une simple hostilité entre les Alliés et les Axes dans une France occupée. Elle reflétait également les relations politiques avec la métropole, relevant de la politique « interne » d'une France impériale. Profitant de sa distance avec la métropole et de son importance stratégique, le gouverneur de l'AOF, Pierre Boisson décida de ne pas suivre entièrement les lignes politiques vichystes. Il maintint de bonnes relations avec les États-Unis afin d'assurer le ravitaillement de la Fédération ouest-africaine, tout en résistant à l'infiltration allemande, allant jusqu'à expulser certains agents de renseignement⁶.

Ainsi, si Boisson se rangea du côté de Vichy en affirmant sa fidélité au maréchal Pétain, ses ennemis politiques ne se trouvèrent pas uniquement parmi les gaullistes mais aussi parmi les anciens partisans du Front Populaire, ou encore parmi les fascistes, la priorité politique du gouverneur étant le maintien de la cohésion politique de la Fédération⁷. C'est ainsi que

5. Kwame Nkrumah, *Ghana, the Autobiography of Kwame Nkrumah*, Edinburg, Nelson, 1957, p. 22.

6. Catherine Akpo-Vaché, *L'AOF et la Seconde Guerre mondiale (septembre 1939-octobre 1945)*, Paris, Karthala, 1996, p. 48-53.

7. *Ibid.*, p. 58.